

Marie-Sabine Roger

Bon rétablissement

l
a
b
r
u
n
e

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

« Depuis que je suis là, le monde entier me souhaite bon rétablissement, par téléphone, mail, courrier, personnes interposées. Par pigeons voyageurs, ça ne saurait tarder. Bon rétablissement. Quelle formule à la con ! »

« Veuf, sans enfants ni chien », Jean-Pierre est un vieil ours bourru et solitaire, à la retraite depuis sept ans. Suite à un accident bien étrange, le voilà immobilisé pendant des semaines à l'hôpital. Il ne pouvait pas imaginer pire. Et pourtant, depuis son lit, il va faire des rencontres inattendues qui bousculeront son égoïsme...

Avec sa verve habituelle et son humanisme, Marie-Sabine Roger nous offre une nouvelle fois une galerie de portraits hauts en couleur. C'est un tableau doux-amer qu'elle peint de l'hôpital, avec l'humour et le sens de la formule qui la caractérisent, et qui ont fait le succès de ses deux précédents romans, *La tête en friche* et *Vivement l'avenir*.

MARIE-SABINE ROGER

Née en 1957 près de Bordeaux, Marie-Sabine Roger vit actuellement au Québec. Depuis quinze ans, elle se consacre entièrement à l'écriture. Auteur jeunesse important, avec plus d'une centaine de livres à son actif, elle accède à la notoriété en littérature générale avec *La Tête en friche*, publié en 2008 dans la brune, adapté au cinéma par Jean Becker, avec Gérard Depardieu dans le rôle principal (près de 70 000 exemplaires vendus). Son deuxième titre publié au Rouergue, *Vivement l'avenir* (2010), a obtenu le prix des Hebdos en région et le prix Handi-livres.

Du même auteur

Attention Fragiles—Éditions du Seuil, 2000

Le ciel est immense—Le Relié, 2002

Une poignée d'argile—Éditions Thierry Magnier, 2003

La théorie du chien perché—Éditions Thierry Magnier, 2003

Le quatrième soupirail—Éditions Thierry Magnier, 2004

Un simple viol—Éditions Grasset, 2004

Les encombrants—Éditions Thierry Magnier, 2007

Et tu te soumettras à la loi de ton père—Éditions Thierry Magnier, 2008

La tête en friche—La brune, Rouergue, 2008

Il ne fait jamais noir en ville—Éditions Thierry Magnier, 2010

Vivement l'avenir—La brune, Rouergue, 2010

© Éditions du Rouergue, 2012

ISBN 978-2-8126-0375-4

www.lerouergue.com

Marie-Sabine Roger

Bon rétablissement

— l
— a
— b
— r
— u
— n
— e

Extrait de la publication

Sans me vanter, vers les six ou sept ans, j'avais déjà tâté pas mal de choses, pour ce qui est des délits interdits par la loi. Vol à l'arraché, viol, extorsion de fonds...

Question viol, j'avais roulé une pelle à Marie-José Blanc. Elle serrait les dents, je n'étais pas allé loin. C'est l'intention qui compte.

Le vol à l'arraché, c'était le samedi après le match de rugby : je taxais le goûter des plus petits que moi. Je les baffais, peignard, au chaud dans les vestiaires. J'en épargnais un, quelquefois. J'ai un côté Robin des Bois.

Pour l'extorsion, demandez à mon frère. Il me citait toujours comme exemple pourri à ses gamins, quand ils étaient petits, Devenez pas comme votre oncle, ou vous aurez affaire à moi. Pour ma défense, je dirais que s'il n'avait rien eu à se reprocher, il n'aurait pas raqué toute sa tirelire. Pour faire chanter les gens, il faut une partition.

On m'appelait « la Terreur ». Je trouvais ça génial.
Je me sentais promis à un grand avenir.

À l'époque, dans la maison, on était cinq et des poussières : mes parents, mon frangin et moi, pépé Jean, feu mémé Ginou.

Mes grands-parents paternels étaient morts bêtement, lorsque mon père avait huit ans, pour un refus de priorité causé par ma grand-mère, qui ne voyait pas trop l'utilité des stops.

Mon père avait été élevé par ses grands-parents du côté de sa mère : pépé Jean, encore très présent à l'époque dont je vous parle, et feu mémé Ginou, dans son urne, au garage.

J'avais du mal à me représenter ce qu'il avait pu ressentir, en rentrant de l'école, le jour de l'accident, lorsqu'il avait compris que ses parents n'allaient pas revenir. Sur le moment, il s'était peut-être dit qu'il pourrait enfin vivre en toute liberté : plus de claquage de beignet à la moindre bêtise. Tranquille.

Tranquille, oui.

Mais à l'entendre parler de ses années d'enfance, je sentais bien que certaines tranquillités foutent une vie en l'air plus sûrement que pas mal de contraintes. Du coup, ça ne me tentait pas, devenir orphelin. Je tenais à mes parents, même si c'était des parents, avec tous les défauts que ça peut sous-entendre, question autorité et interdictions. Je tenais à mon

père, surtout. Je le trouvais balèze, pas seulement pour ses biceps plus épais que des cuisses. Il était fort, vraiment. Droit planté dans ses bottes. Riche de convictions, à défaut d'autre chose. Un gueulard, un sanguin, mais qui trempait ses mouchoirs aux mariages, aux baptêmes, appelait ma mère Mon p'tit bouchon d'amour, en se foutant pas mal du ridicule, et n'avait jamais peur de lui dire Je t'aime.

L'homme que j'aurais sûrement bien aimé devenir.

Tout petit déjà, je sentais ce pouvoir qu'il avait sur les gens, dans le ton particulier qu'ils prenaient pour me dire :

– Ah, ton père ! Ton père !... C'est quelqu'un !

Il était tellement *quelqu'un* que, devant lui, je me sentais personne.

Moi, j'aurais préféré un père plus ordinaire. J'aurais eu moins de mal à prendre mon envol.

Le pire, dans tout ça, c'est que j'étais *l'aîné*, je portais l'étendard. Mon frère s'élevait tout seul sans emmerder personne, bienheureux qu'il était. C'était le benjamin, le deuxième arrivé. Le Poulidor de l'hérédité.

Moi, j'étais celui sur qui reposaient les espoirs.

Je me souviens encore du regard des voisins, des cousins et des autres. De ce regard en pente qui glissait tristement de mon-père-ce-héros à ce petit morveux, capricieux et fouteur de merde. Leur expression incrédule, attristée, qui disait en silence :

– Mais comment ça se peut-il ? Un type comme lui, faire un gamin pareil !

J'avais dû comprendre très jeune que le modèle serait inatteignable et que pour exister il faudrait d'autres voies.

Je m'appliquais à être le plus chiant possible, et le plus inventif en matière de conneries. Par malheur, je n'étais pas fourni en vice véritable : sous mes airs de gangster, je n'étais qu'un gentil.

J'aurais voulu être un maffieux, un vrai méchant, une crapule. Je n'étais qu'un gratte-cul. Un petit crétin sans envergure.

Et mon père, pour tout arranger, disait de moi, en me posant sa patte sur l'épaule :

– C'est un vrai bourricot, mais un brave gamin. Moi, je suis sûr qu'il ira loin quand même...

C'était une façon de montrer sa confiance, sans doute.

Mais ce « quand même » là sonnait à mes oreilles comme le pire des *malgré tout*.

Depuis, l'eau a coulé sous les ponts. Et, si je n'ai pas coulé récemment avec elle, on peut dire que j'ai failli. On m'a repêché in extremis, il y a quelques jours, au milieu de la Seine.

Pour être plus précis, à deux mètres du bord, ce qui est bien suffisant pour sombrer dans la vase avant de remonter des semaines plus tard, tout mou et tout spongieux comme les bouts de pain qu'on balance aux canards.

On m'a vidé les bronches, plâtré ici et là. J'avais dû ricocher sur la pile du pont. Suicide raté, soirée trop arrosée, agression ? On se perdait en conjectures.

Moi, j'étais comateux, et donc sans opinion.

Je me suis réveillé en réanimation, polytraumatisé, ce qui ne manque pas de panache, et veillé par un flic qui avait l'air soucieux. Le genre de petit gars que mon père aurait pu épargner, même un jour de fureur sociale. Un tout jeune, avec une bonne tête, de grands yeux d'antilope triste, et une barbe de deux jours qui devait dater de plusieurs mois.

Il semblait tout intimidé. Mon charisme, bien sûr. Mais les drains, le masque à gaz et tout leur grand foutoir pour me monitorer y étaient peut-être aussi pour quelque chose.

Le flicaillon avait la trente-cinquaine juvénile, un blouson de cuir noir et un vieux calepin de la même couleur avec une tête de Chewbacca imprimée sur la tranche. Il aurait pu être mon fils, si je m'étais bouturé.

Quand j'ai ouvert les yeux, je l'ai fait comme un noyé qui reprendrait son souffle dans un brusque appel d'air. Mais noyé, je l'avais été, ou quasiment, ceci explique sans doute cela.

Je me suis demandé ce que je faisais là, avec une vague angoisse sur fond d'anesthésie et la sensation déplaisante de ne plus bien savoir où étaient mes contours. Une part de mon esprit galopait en tout sens, affolé, pour faire l'état des lieux, Où est-ce que je suis, putain ? Est-ce que je suis entier ? Est-ce que je peux bouger ?

L'autre part ne pouvait se détacher du visage de ce type inconnu, penché au-dessus de moi, trop proche, qui me parlait si bas que je n'entendais presque rien. Ses mots semblaient remonter de très loin, sa voix était étrange, beaucoup trop lente.

J'ai fini par saisir, au vol :

– ... auriez une idée de ce qui vous est arrivé ? Parce que nous, au niveau de l'enquête, pour l'instant, on piétine...

Il a ajouté, en considérant le masque à oxygène :

– Répondez oui ou non, ça suffira pour le moment. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé ?

J'ai vaguement bougé la tête, à peine, juste assez pour faire tourner le plafond et tanguer le matelas. Désolé. Je ne savais pas du tout comment j'en étais là.

Il m'a posé une autre question, qui a mis du temps à se frayer un chemin. Avant de refermer les yeux, j'ai fait signe que non. Non : je n'avais pas tenté de mettre fin à mes jours.

Je ne suis pas suicidaire.

Le temps fera l'affaire.

Aux dernières estimations, je suis là depuis huit jours. Je n'ai pas vu passer le temps.

Je l'ai bien senti passer, par contre.

Je dors trop le jour, très mal la nuit, je suis abruti par des drogues diverses, par l'inactivité, tout se confond dans une même grisaille, lundi, mardi, mercredi. Je ne me souviens pas du plongeon, rien à faire. Pas plus que de mon repêchage, ni de mon arrivée ici.

Il paraît qu'on m'a sédaté parce que j'étais agité et confus.

Pas confus dans le sens de navré, je ne suis jamais navré quand j'emmerde les autres.

Non, *confus*, c'est-à-dire embrouillé, nébuleux.

On m'a mis hors d'état de penser, de bouger, de me nuire et de compliquer le travail de l'équipe soignante. Avantage : j'ai passé quelques jours dans le brouillard – la biture du siècle – avec la sensation de me réveiller toutes les cinq minutes et de me rendormir une dizaine d'heures entre chaque réveil, et sans trop de douleurs.

Je me sens beaucoup plus fracassé, à présent. J'ai mal.

Et quand je n'ai plus mal, j'ai quand même l'impression d'être une courbature.

On m'a ouvert ici et là pour réduire quelques fractures, rafistoler tout le bric-à-brac. Je porte plus de broches et de quincailleries qu'une vieille bourgeoise. Ma carte d'identité, c'est le tas de radios que les toubibs, mon chirurgien en tête, étudient d'un air satisfait, épine et aile iliaque, branche ischio-pubienne, col fémoral, fémur, tibia et péroné.

Pas question de bouger, interdiction formelle.

Moi qui suis du genre toupie, à tourner et tourner sur moi-même pour trouver le sommeil, me voilà contraint de rester complètement immobile et, pour ne rien arranger, sur le dos.

Ça me fait des nuits longues comme des cours de philo.

J'expérimente la vie à l'hôpital. On m'en avait parlé, je constate par moi-même.

À peine admis ici, on a tout de suite envie de repartir chez soi, comme les chiens qui tirent sur la laisse pour faire demi-tour quand ils arrivent chez le vétérinaire. Je me sens clébard, la croupe basse et le poil terni.

Je veux ma gamelle, ma couverture, mon os à mâcher, mon panier.

Je veux rentrer.

En plus, je ne supporte pas les odeurs d'hôpital.

Ça ne sent pas le propre, ça sent le désinfectant, les produits de nettoyage aux parfums hypocrites pour masquer les sanies, les oublis, les accidents de lit, les petites horreurs.

Ça ne sent pas la cuisine – le pot-au-feu mijoté – ça sent la bouffe de cantine. Même le café n'a pas la bonne odeur. Son fumet rase les murs comme un traître dans l'ombre, s'insinue dans le couloir, les chambres, pas net, pas franc, sournois. Et dans la tasse, il avoue clairement sa faiblesse, c'est un noir délayé, un vague pipi d'âne, réchauffé, décevant.

Quant aux tisanes, pas le choix : l'abominable camomille.

Les journées commencent tôt, six heures du matin, ce qui laisse du temps pour déprimer, ensuite. L'infirmière du matin pousse la porte d'un grand coup, comme un cow-boy entrant dans un saloon, allume le plafonnier qui me brûle les yeux, clame Bonjouuuuur ! d'une voix trop puissante pour mes oreilles ensommeillées et, sans attendre de savoir si je suis réveillé (mais je le suis, merci), elle contrôle ma tension et ma température.

J'ai droit à deux cachets blancs dont je ne connais ni le nom ni le rôle, puis elle complète le tableau accroché au pied de mon lit, éteint enfin le néon incendiaire, et sort – sans refermer la porte – en me souhaitant une bonne journée, mais sans aucune ironie de sa part.

Ensuite une des dames de service, toujours de bonne humeur, apporte le petit-déjeuner, deux biscottes sous cellophane, une compote neurasthénique, une dosette de confiture qui n'a pas dû croiser beaucoup de vrais fruits dans sa vie et un yaourt nature.

Invariablement, même si elle m'a déjà vu la veille ou l'avant-veille, elle demande :

– Qu'est-ce qu'il voudra, ce monsieur, ce matin ?...

Sortir d'ici, bon Dieu, sortir !

– ... du café, du thé, du lait ?

Elle ouvre les persiennes, tapote mon oreiller, pose le plateau un peu trop loin, ce qui m'oblige à des contorsions douloureuses interdites par mon chirurgien.

Puis la journée commence, avec son compte d'heures dix fois supérieur aux journées du dehors. La porte ouverte me

permet de voir passer les gens, ce qui m'indiffère, et leur permet de me voir aussi, ce qui m'exaspère.

J'ai renoncé à la télé. Je crois que les programmes sont conçus, en haut lieu, pour libérer les lits dans les chambres d'hôpitaux et régler la question des retraites trop longues. Les séries policières européennes trépidantes, les jeux de lettres exaltants et les travaux de l'Assemblée nationale, ça peut accélérer de façon efficace le glissement des personnes âgées et pousser les malades à arracher leur perf'.

Je ne regarde que les infos, qui mettent si bien l'accent sur les bonnes nouvelles – guerre, pollution, tsunamis, petits vieux agressés par de jeunes voyous, dépression de l'enfant et cancer du fumeur – dans un louable effort de pensée positive.

Ou bien je mate un film, le soir, mais rarement.

Tout le reste du temps, j'ai du temps devant moi. Conséquence directe : je pense.

Penser est une occupation malsaine que je préfère éviter, dans la plupart des cas. D'autant qu'ici, faute d'échappatoire, mes réflexions tournent autour de mon nombril comme un hamster flippé court autour du moyeu de sa roue. Moi, *moi*, ma vie, mon œuvre.

Parcours et trajectoire, état des lieux.

Bilan. Rien que le mot donne envie de gerber.

« Bilan », ça sent la faillite comptable.

Le repas de midi est à 11 heures 30, et le repas du soir à 18 heures 20.

Ma chambre étant située à la fin du couloir, je mange tiède ou froid, tout est fonction de la célérité et de la longueur des jambes de la dame de service. Comme la plupart d'entre elles

sont malgaches, j'y gagne beaucoup en gentillesse, j'y perds beaucoup en calories.

J'ai demandé l'autre jour à une des infirmières pourquoi on ne décalait pas tous les repas d'une heure ou deux. Elle m'a expliqué que c'était parce que le personnel de nuit s'occupait également du petit déjeuner avant le changement de poste et que « si on décalait, ça décalerait tout ». J'ai répondu que soit ! mais que, dans ce cas, le personnel de nuit pourrait prendre en charge le repas du soir, qui incombe au personnel de jour – qui lui-même gèrerait le petit déjeuner – et que finalement, si je calculais bien, la charge de travail ne serait changée pour personne.

Pour toute réponse, elle m'a mis le thermomètre dans l'oreille, ce qui est un procédé auquel j'ai eu du mal à me faire au début.